

TERRASSE

MARIE FERRAN

TERRASSE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-087892-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Henri

Partir

C'était l'hiver, en février, il avait neigé abondamment pendant plusieurs jours. Puis, la neige avait fondu. Il faisait même chaud. Tout était trempé. Sur la terrasse, il y avait une poubelle. J'étais en train de dormir. Ma femme prenait une douche. Le petit jouait sur la terrasse. Quand elle est sortie de la salle de bains, il était mort.

En voulant récupérer sa voiture, il s'était noyé dans l'eau accumulée au fond de la poubelle. Ce petit corps inanimé, inerte, déjà froid, je l'ai pris dans mes bras. Je l'ai serré de toutes mes forces, avec l'espoir qu'il reprenne vie, que ma vie allait passer dans la sienne. Je l'ai même pincé, mais rien, plus rien, plus un cri. L'accident était si stupide, infâme.

J'en ai d'abord voulu à Louise, par faiblesse, par facilité. Trouver un coupable. La terrasse était pour-

tant grillagée, le petit ne risquait en principe pas grand-chose. Et moi qui dormais, j'aurais pu me lever, m'en occuper. Le week-end, je ne sais pourquoi, j'étais tellement fatigué, je dormais le matin. Je n'avais pas envie de me lever, pas envie de jouer. Pourtant, je l'adorais, cet enfant. J'avais mis des années avant de me décider à en avoir un. En avoir un, drôle d'expression.

Louise était prête depuis longtemps, elle sentait mieux que moi le temps qui passe. Je me trouvais jeune, je n'avais pas envie de devenir comme mes parents. Elle était belle, disponible, me choyait. Maintenant, elle est toujours belle, mais je ne peux plus la regarder sans penser au petit.

Après l'accident, elle s'est mise à boire, ou plutôt à boire plus qu'avant, parce que tous les deux nous buvions déjà beaucoup. Puis elle s'est calmée. Elle ne prend même pas de médicaments pour dormir.

Dans sa famille, elle avait connu la mort. Enfant, elle avait perdu son père puis, jeune adulte, son frère. Sa mère avait élevé seule les deux enfants. Elle avait l'exemple de cette mère remarquable pour tenir debout. Elle se sentait coupable de la mort de son fils. Le deuil et le chagrin qui avaient hanté son enfance l'avaient préparée à vivre des choses dures. Suivant sa logique, son inquiétude et son extrême

sollicitude à l'égard de cet enfant ne pouvaient que l'étouffer. Il était donc mort asphyxié.

Elle aurait voulu pouvoir se débarrasser des tristesses accumulées, du vide laissé dans sa famille par les morts prématurées. Elle suffoquait sous ce poids. Vivre avec l'absence depuis toujours, dans cette conscience précoce de la mort, perpétuellement en éveil.

Dès le début de la grossesse, elle avait changé. Elle ne pensait qu'à ce qui lui arrivait. Impossible de s'intéresser à autre chose. Elle avait acheté tous les livres sur le sujet pour suivre au jour le jour les transformations de l'embryon comme celles de son corps. Elle avait aussi voulu que nous nous mariions alors que nous vivions depuis plusieurs années ensemble. Elle avait peur d'être fille mère, elle voulait faire plaisir à sa mère.

Nous avons dû déménager, prendre une femme de ménage. Elle était fatiguée, elle dormait mal, mais elle était resplendissante. Et moi, j'étais envoûté. Elle suivait très sérieusement, de manière presque scientifique, les cours de préparation à la naissance sans douleur et pratiquait sa gymnastique prénatale avec beaucoup d'application. Elle m'expliquait ce que j'aurais à faire. Nous essayions de nous préparer pour ce jour mystérieux. Nous étions peu à peu, par la force des choses, devenus experts en vocabulaire obstétrique.

TERRASSE

L'époque qui a précédé la naissance a été parmi les plus angoissantes et aussi les plus excitantes de ma vie. Le jour présumé, savamment déterminé, toujours rien. Louise s'adonnait frénétiquement aux tâches ménagères, marchait le plus possible. Nous faisons l'amour. Rien, toujours rien.

Elle se rendait tous les matins à l'hôpital où elle était examinée, le cœur du bébé surveillé. L'obstétricien a décidé de pratiquer une césarienne. Louise, qui voulait accoucher sans anesthésie, a dû s'adapter à la situation, et moi aussi. Dans la salle d'opération que je trouvais minuscule, j'avais l'impression d'être dans la salle des machines d'un sous-marin. C'est dire si j'étais à l'aise. Heureusement, je ne voyais rien de l'acte chirurgical qui était occulté par un drap vert, mais les bruits de la chair que l'on découpe étaient affreux à entendre.

Et puis le miracle : le chirurgien a brandi une marionnette ensanglantée par-dessus le drap et l'a déposée sur la poitrine de Louise. Un court moment s'est écoulé pendant lequel le bébé, créature douce, collante et chaude, a rampé sur le corps de sa mère avant de commencer à lui téter le menton dans un bruissement de succion animal. La sage-femme l'a ensuite emporté pour lui prodiguer les premiers soins et j'ai été invité à les suivre pendant que le chirurgien achevait de recoudre Louise. Le petit n'avait

PARTIR

pas poussé un cri, trop surpris qu'il était de sortir si rapidement du ventre de sa mère. C'est moi qui pleurais. La profondeur, l'intensité de ce moment partagé ce jour-là me faisaient penser que rien ne pourrait jamais me séparer de cette femme. Alors qu'aujourd'hui, les souvenirs se dressent entre nous.

Le déménagement n'a rien changé. Nous avons quitté l'appartement avec la terrasse pour nous installer à Paris dans une rue bruyante, vivante. J'évite les squares et les jardins pour échapper au spectacle du parent triomphant qui pousse un landau propre et neuf.

La société d'aéronautique pour laquelle je travaillais a présenté un plan social. J'en ai profité pour partir. Jeune retraité, presque riche. Partir.

Louise n'a pas voulu ou pas pu m'accompagner. Sa mère est malade. L'éloignement sera peut-être thérapeutique.

Libre, jeune et libre, pas de travail, pas d'obligations familiales. Je devrais être content.

Pour la première fois de ma vie, je me suis acheté une voiture de play-boy – ma mère dit que c'est une voiture de coiffeur.

Voyager, m'arrêter quand et où je veux. J'ai passé l'âge du sac à dos et des trains. Progresser lentement

vers l'Orient, la Route. J'ai peur d'être seul, je me sens bizarre.

J'ai tellement l'habitude de parler à ma femme, d'être d'accord sur tout, comme les petits vieux. Avant-hier, j'ai entendu par hasard à la radio une émission où l'on interrogeait des personnes âgées sur la retraite, sur la manière dont ils percevaient le temps qui passe, sur la façon dont ils occupaient désormais leur liberté. Eh bien, beaucoup se promenaient, passaient de longs moments à marcher. Il y avait un couple qui ne se parlait même pas pendant la promenade quotidienne. L'homme disait à la journaliste qu'il n'avait pas besoin de parler à sa femme, parce qu'ils étaient d'accord sur tout. C'est incroyable, cette promiscuité dans le silence. Je ne trouve pas cela triste. Moi, j'ai toujours aimé parler à Louise parce que nous étions du même avis. J'adore discuter avec elle d'un livre ou d'un film, d'un fait d'actualité, son regard éclaire le mien. Elle m'apporte une vision complémentaire. Je n'idéalise pas nos rapports, cela s'est toujours passé comme cela entre nous jusqu'à la mort de l'enfant. Maintenant, elle n'a plus envie de parler.

Istanbul, je m'y suis souvent rendu pour mon travail, sans avoir jamais l'occasion de visiter la ville, une visite à Sainte-Sophie, une visite à la mosquée

PARTIR

Bleue, pas plus. Cependant, le dépaysement était suffisamment fort pour me donner envie d'y retourner. Par mon travail, j'avais connu un type louche, un agent qui travaillait pour la Turkish Airlines. Il s'appelait Marek Sborovski. Transfuge polonais de la police secrète, il avait réussi à passer le Mur à l'occasion d'une mission. Il s'était d'abord installé en Belgique où il travaillait dans l'import-export. En fait il vivait de toutes sortes de trafics. Difficile d'imaginer que l'on mourait pour passer le rideau de fer. À Berlin, le Mur est devenu – ou plutôt ce qu'il en reste – une curiosité touristique. On cherche ses traces dans la ville. C'est presque impossible de croire qu'il ait pu être détruit, que les hommes aient été suffisamment sages pour vouloir le démolir. Il existe d'autres murs en train de se construire. Le paradis est un jardin clos, un enclos, l'*hortus conclusus* de la Vierge.

J'ai vu le mur de Berlin enfant et, pour moi, il était immense, d'un affreux gris-vert – et non pas vert-de-gris, la belle patine des bronzes anciens –, de la couleur des uniformes des soldats qui patrouillaient avec leurs chiens. Je déteste les bergers allemands, ce sont d'excellents chiens policiers. J'ai eu un voisin qui en avait un qui s'appelait « Guerre » ! Sacré programme.

Quand j'étais enfant, le premier chien qui m'a

mordu était un berger allemand noir nommé Hilda. J'en ai gardé une peur bleue. Je triche, en réalité, le premier chien qui m'a attaqué était un pékinois minuscule qui avait seulement réussi à m'égratigner le talon. Il aboyait avec une ardeur rarement rencontrée chez un chien plus grand, sa petite voix aiguë, stridente, était insupportable. Heureusement, il suffisait, pour s'en débarrasser, de l'envoyer valser d'un bon coup de pied lorsque sa maîtresse n'était pas dans les parages.

Marek Sborovski travaillait à la Turkish. Il était mon intermédiaire. Je devais négocier avec lui les commandes de pièces d'avion. Un travail qui demandait beaucoup de patience, il fallait tout marchander, mais, en même temps, c'était assez amusant parce que je me retrouvais dans un univers de film d'espionnage, les discussions se passaient souvent lors de dîners autour d'une piscine avec buffets dignes des splendeurs de Byzance et créatures carrossées comme des poupées Barbie. Marek ressemblait à Dave, le chanteur hollandais, une coiffure impeccable et autour du cou, un collier composé d'un lien de cuir sur lequel étaient enfilées quelques perles en corne ou en coquillage comme celui de Rahan. Il portait des jeans très moulants, de ceux qu'on doit enfiler couché pour arriver à fermer la braguette, usés à l'endroit des couilles comme

PARTIR

Barry Gibb, le chanteur des Bee Gees. Un type ringard mais séduisant. Lorsque Louise l'avait rencontré, elle l'avait jugé baratineur, pas du tout fiable. Malgré cela, elle le trouvait drôle à cause justement de ce côté séducteur un peu décalé. À l'époque où je travaillais avec lui, il avait l'air de connaître tout le monde à Istanbul. J'avais l'intention de le contacter pour qu'il me recommande un guide turc qui me rendrait la visite de la ville plus agréable. Il chercherait certainement à m'organiser un plan avec une fille, j'aurais du mal à m'en dépêtrer, je prendrai le risque.

Première étape, Monza, à cause des courses automobiles que je suivais avec passion à l'adolescence. Repas quelconque dans la grande salle du restaurant de l'hôtel. La nourriture est correcte, mais je ne me sens pas bien tout seul à table. J'ai mal à la gorge, aux oreilles. Je vais faire demi-tour. Je ne tiendrai jamais le coup en tête à tête avec mes souvenirs.

Promenade digestive dans la vieille ville. J'aime ces arcades, le granit des trottoirs. Bel appareillage des pierres vertes et roses de la cathédrale.

Je pense que si mon enfant avait été tué par un pédophile, que si les sévices avaient été relatés dans la presse, encore et encore comme au procès

Dutroux, je n'aurais pas pu lui survivre. Je songe aux parents des victimes de pédophiles, je me dis que moi, je dois pouvoir retrouver un certain goût de vivre ou plutôt arriver à vivre dignement sans me plaindre. Ce raisonnement ne tient pas vraiment, il me renvoie à ce que me disait ma mère quand je n'avais pas d'appétit : « Pense aux petits Chinois qui meurent de faim ! » Je ne comprenais pas sa logique. Comment la nourriture parviendrait-elle aux Chinois une fois dans mon estomac ? Dans la poubelle, justement, elle avait plus de chances d'arriver en Chine !

Je pense aux gens qui ont perdu toute leur famille dans les camps, je pense aux Rwandais, aux Irakiens qui ont réussi à vivre ou qui arrivent à vivre une existence plus ou moins normale, c'est-à-dire fonder une famille, aimer, penser, travailler, je suis très admiratif.

J'ai lu le témoignage d'une femme, Esther Mujoyo, qui a perdu lors du génocide rwandais de 1994 ses parents, ses sœurs, ses oncles, ses tantes, son mari, la plupart de ses enfants et de ses amis, tous morts de mort violente dans des conditions atroces. Elle a survécu avec trois de ses filles. Esther explique qu'elle a décidé de vivre pour se montrer plus forte que les assassins qui voulaient qu'elle ne soit plus. Elle vit en Allemagne, elle a refait sa vie.

PARTIR

Qu'est-ce que cela veut dire, refaire sa vie? Qui lui manque le plus? Son mari, son père, sa mère ou bien ses enfants? Un de ses enfants? La perte est tellement abyssale, impossible à quantifier. Arrive-t-elle à dormir? Oui, apparemment, parce que, après le génocide, la vie quotidienne était tellement dure. Alors, le soir, elle s'écroulait de fatigue. Elle raconte avec beaucoup d'humour que les thérapeutes étaient complètement déroutés quand elle disait qu'elle dormait. Sa réponse sortait de leur schéma mental, ils avaient appris qu'un traumatisé se devait d'avoir des problèmes de sommeil.

Cette femme, son humanité, sa sensibilité, sa force, son humour même me donnent du courage. Elle a tout subi. Moi, je suis coupable d'avoir préféré dormir au lieu de jouer avec mon enfant, d'avoir laissé ma femme s'occuper du petit en permanence. Et Louise, que pense-t-elle? Elle se sent très coupable aussi, coupable de l'avoir mis au monde, coupable de l'avoir tué, coupable de tout. Coupable ou responsable, je ne sens pas la différence. Louise n'est pas fautive, l'accident de la terrasse aurait pu être évité, mais un autre accident aurait pu survenir plus tard. Si je n'avais pas lu, quelques années avant le drame, un fait divers dans lequel un enfant était mort dans les mêmes circonstances que le nôtre, je n'aurais peut-être pas cru à un coup du sort.

Un enfant peut mourir mille fois avant d'atteindre l'âge de dix-huit ans. Il est entouré d'un nombre incommensurable de dangers: les maladies, les jouets dangereux, l'électricité, les produits toxiques, les accidents de la route. L'enfant peut toujours échapper à la vigilance parentale, à celle de la baby-sitter ou du professeur, et à tout moment. Il est très étonnant que les enfants arrivent si nombreux à l'âge adulte. Voilà pourquoi je n'en veux à personne, sauf à moi-même. Je regrette que sa vie ait été si courte, je regrette de ne plus pouvoir vivre avec Louise.

Elle m'avait fait lire un livre du neuropsychiatre et éthologue français Boris Cyrulnik intitulé *Le Murmure des fantômes*. Cette lecture m'avait dérangé, je trouvais que Cyrulnik appliquait une recette, qu'il jouait sur le pathos. Maintenant, je comprends mieux ce qu'il voulait dire. J'ai préféré ignorer que ma femme était déjà un peu morte avant la naissance de notre enfant, que la naissance avait été un traumatisme et que sa mort était pour elle la mise au tombeau. Nous aurions dû mieux lire Cyrulnik parce qu'il parle surtout de résilience, c'est-à-dire de la capacité des personnes à résister aux chocs, à rebondir en dépit de circonstances de vie très difficiles, tragiques. Avec lui, pas de fatalisme, il y a toujours un espoir.

PARTIR

Je me sens coupable de n'avoir pas su aider Louise, de n'avoir pas été capable de la seconder dans cette aventure. Après la naissance de l'enfant, elle était à la fois radieuse et fébrile. Elle s'est jetée dans la maternité comme on se jette d'un pont. Elle ne pouvait plus lâcher l'enfant, elle ne pouvait plus penser à autre chose qu'à lui.

Un jour que nous nous promenions, le petit marchait déjà, il devait avoir un an et demi, j'avais exprimé mon agacement, me demandant si désormais nous allions passer tous les week-ends à nous extasier devant ses moindres progrès. Il était très joyeux et courait dans chaque flaque d'eau, chaussé de bottes de caoutchouc toutes neuves. Quand je repense à ce jour, j'ai les larmes aux yeux. Je regrette d'avoir été incapable de jouir de chaque instant. Je ne savais pas que sa vie serait aussi courte. J'étais jaloux de cet enfant.

Ma femme était fatiguée, elle se réveillait pour lui chaque nuit, parfois plusieurs fois par nuit, elle n'avait plus envie de faire l'amour. Elle ne vivait plus que pour le petit, même si elle m'aimait à travers lui. J'avais eu l'habitude de plus d'attentions. J'étais, pour reprendre son expression, son « être humain préféré », et maintenant il y en avait un autre. Avec l'enfant, nous étions devenus un couple banal. Elle s'occupait à plein temps de lui et de l'intendance,

et moi, je partais travailler tous les matins comme le chasseur devait le faire au temps des cavernes, mais avec moins d'enthousiasme que lui, en prenant moins de risques pour ma vie.

Moi aussi, j'ai été un spectre, à une certaine époque. Mon père était un homme costaud, une force de la nature. Il était très grand, mince et sec, avec de longues jambes, de longs bras et des mains gigantesques, des yeux vert clair, et une moustache qui le rendait sévère. Il n'était jamais malade. Il était peintre et aussi marin. Il possédait une force intérieure ou, plutôt, donnait une impression de force parce qu'il parlait peu. Il avait l'air très sûr de lui et, comme il était peu loquace, on ne pouvait pas vraiment savoir ce qui lui passait par la tête. Il était tombé malade du jour au lendemain. On lui avait enlevé une boule dans le cou, cela le gênait depuis un moment et puis la tumeur avait été analysée, elle était maligne. Des examens approfondis avaient révélé un cancer généralisé. Il se plaignait seulement de fatigue, montrait moins d'entrain. Il semblait un peu triste, c'est tout. Quand il est mort après huit mois de souffrances, d'opérations et de traitements médicaux inhumains, il ressemblait à une momie : il était pourvu de la même maigreur, complètement décharné, il avait le teint jaune et les yeux injectés de sang.

PÉLAGIES

truffées de Carbofuran. Je ne sais que dire. Cela ne le ramène pas, cela me révolte, je ne peux supporter qu'il ne soit pas simplement victime d'un accident domestique que j'avais déjà eu tant de mal à accepter. Je m'étais fait une raison en invoquant le hasard, la fatalité. Pour admettre sa mort, il faut que je change mon raisonnement parce que maintenant j'ai un coupable. Un coupable qui n'est pas moi en train de dormir.

Si Louise m'a fait venir à Paris, ce n'est pas seulement pour me raconter cela, c'est pour que je signe une autorisation d'autopsie. Il faut pouvoir trouver la trace du poison dans le corps pour que le vieux reste en prison. Le vieux, je veux qu'il y crève, mais l'autopsie, je ne peux m'y résoudre. Sortir ce corps de la terre, le déranger, non, je ne peux pas accepter que l'on touche à mon fils. Je n'adhère à aucun système de croyances. Je trouve qu'il a le droit de reposer en paix. Je veux que l'on respecte son corps. Imaginer un médecin en train de le découper en morceaux, hors de question. Louise n'est pas de mon avis. Ma position est définitive. Nous nous sommes fâchés, peut-être pour toujours.

Le temps m'a donné raison, le vieux s'est suicidé en prison après avoir fait des aveux complets. Je ne considère pas cela comme une victoire.

